Du mardi au vendredi à 20 h 30, le samedi à 16 h et à 20 h 30

Un jour de pluie, deux soldats, de retour de guerre, attendent. L'un est là pour accomplir un crime, l'autre l'accompagne fidèlement. Sur le chemin de leur destinée, ils croisent La Fille dans un décor de charniers, de cadavres encore chauds, champ filmé par le Guide-Coryphée, chroniqueur des temps modernes. Entre La Fille et l'aîné se noue une relation forte, charnelle. Cette fable, entre road movie *et tragédie, se situe au confluent des grands mythes et de notre histoire contemporaine. Plus que jamais, ici, Eugène Durif tente, en poète visionnaire, de dire le monde, ses convulsions, ses bégaiements.*

Meurtres hors champ d'Eugène Durif

**Coproduction : La Compagnie,
La Rose des Vents de Villeneuve-d'Ascq, Théâtre Ouvert
Avec le soutien du Point du Jour à Lyon
et du CDN / Orléans-Loiret-Centre
et l'aide du ministère de la Culture / aide à la création et DRAC Ile-de-France**

Mise en scène de
Jean-Michel Rabeux
Assistante
à la mise en scène
Sylvie Reteuna
Lumière
Jean-Claude Fonkenel
Costumes
Sandrine Pelletier
avec
Axel Bougouslavski
Claude Degliame
Michel Fau
Alain Macé

Meurtres hors champ
en décentralisation

- du 12 au 16 octobre 1999
à La Rose des Vents
de Villeneuve-d'Asq

- du 19 au 24 octobre 1999
au CDN / Orléans-Loiret

- du 9 au 15 décembre 1999
au Point du Jour de Lyon

C'est comme une tragédie
par Jean-Michel Rabeux

C'est comme une tragédie. Avec ses héros : Oreste, Pylade, un Coryphée, une Cassandre déjantée. Avec le projet du crime, le retour de guerre dans le pays natal, avec l'inceste qui traîne, et la vengeance. Et puis avec la langue de la tragédie : poétique et meurtrière. La langue seule tue, les meurtres sont hors champ. Mais DANS ce tragique, (comme on dit DANS sa chair) se glisse, ou se vautre, comme on veut, un bienheureux grotesque, clownesque, la saillie dérisoire. La gargouille quoi, la chimère. Le signe un peu criard que le rire et les larmes sont un même effroi, nommé au théâtre plaisir.Comme en tragédie, notre plateau ne peut pas être une imitation (cinéma télé) de la " réalité d'aujourd'hui ".Si nous sommes quelque part c'est dans un théâtre, c'est à dire un cerveau, le vôtre, le mien. Le réel y parvient de loin, non pas étouffé, parce qu'il est très cru, très tonitruant, gueulard, non pas tamisé, parce qu'il est augmenté, mais trié, éclaté par nos rêves communs, (nommés au théâtre les mythes). Quant à moi le théâtre pourrait se faire, toujours, avec des acteurs vêtus de robes plutôt rouges, qui parlent, l'âme en sang, si bien que leurs bouches sont immenses. Et rouges.

Le Rythme des paroles
par Eugène Durif

◆ **En introduction au Tapuscrit publié par Théâtre Ouvert, il est dit que la pièce a été écrite suite à un travail que vous avez fait sur Electre avec le Ballatum. Or *Meurtres hors champ* met en scène un couple masculin formé d'Oreste et de Pylade. Comment êtes-vous passé du féminin au masculin ?**

Eugène Durif : Deux projets se sont mêlés qui ont abouti à *Meurtres hors champ*. D'une part, un travail que j'ai fait autour de l'*Electre* de Sophocle avec le Ballatum Théâtre, qui a amené à l'écriture d'un prologue à la pièce, *Rêve d'Electre* et à celle de beaucoup de notes, de poèmes. C'était passionnant à faire, mais je suis resté un peu sur ma faim : j'avais envie d'écrire une " vraie " pièce. D'autre part, le projet d'écrire un texte pour deux comédiens (Jean-Claude Leguay et Roch Leibovici), qui devait aboutir à un spectacle qu'aurait mis en scène Joël Jouanneau. J'avais pensé écrire pour ces deux comédiens un " road movie " : deux hommes sur une route, la nuit, l'insomnie, le blues. Cela m'a pris beaucoup de temps, et ces deux désirs d'écriture se sont mêlés : j'ai écrit *Meurtres hors champ*, à la croisée de ces deux projets. Cela ne répondait plus aux deux intentions de départ. Les premiers lecteurs étaient très perplexes, ou même me disaient ne rien comprendre à cette pièce. Seuls Micheline et Lucien Attoun ont été, d'emblée, très intéressés par le texte. Nous en avons discuté. J'ai continué, de mon côté, à travailler et ils ont décidé de faire un Tapuscrit, ce qui a permis au texte de circuler. C'est ainsi qu'il est venu entre les mains de Jean-Michel Rabeux qui avait déjà travaillé sur *Un impromptu de plus ou de moins* dans le cadre de *La Nuit des naissances*.

◆ **Mais qu'est-ce qui ne pouvait se dire au féminin avec le personnage d'Electre et qui a pu se dire ici au masculin ?**

E. D. : Je ne sais pas. Il y a un personnage de femme qui tient à la fois d'Electre et de Cassandre. Ou qui est, simplement, une femme. Mais c'est vrai que tout s'ordonne autour de ce couple masculin, ces deux combattants qui reviennent d'une guerre. Comme dans la tragédie, ils ont une mission à accomplir. Le sang doit être versé. Une vengeance à accomplir. Mais cette mission devient, en cours de route, presque secondaire. Ce qui me semble le plus important, c'est le rythme des paroles, un blues persistant, une parole qui tente de se dresser, retombe toute cassée. C'est le rythme qui a entraîné la pièce là où elle va. Je me suis attaché à rendre des sensations, ou à tenter d'écrire sur cet écart qu'il peut y avoir entre deux êtres ou entre un être et le monde (ainsi, le Coryphée qui tente désespérément de "ressaisir" quelque chose qui ne cesse de s'enfuir). On est assez loin du mythe... Au fil de l'écriture, le texte est devenu quelque chose de très intime, à partir de rêves, de choses personnelles, énigmatiques pour moi aussi...
S'il me fallait chercher un pendant féminin à *Meurtres hors champ*, ce serait plutôt du côté de *Pauvre Folle Phèdre*, une pièce écrite pour un metteur en scène qui en a repris des bouts dans la Phèdre de Racine qu'il a finalement montée. Le parti pris de *Pauvre Folle Phèdre* (que Jean-Michel Rabeux a travaillé avec des amateurs à Villeneuve-d'Ascq) est de mettre en scène un chœur de femmes qui jouent Phèdre.

◆ **Si vous écrivez à partir de sensations, comment savez-vous à un moment que le texte est fini ?**

E. D. : Difficile à savoir... A un moment on peut penser que c'est fini. Puis on s'y remet quelque temps plus tard. La publication est généralement une chose importante par rapport à cela. Mais pas forcément.
Cela peut ne jamais s'arrêter... Quand Alain Françon a monté *Les Petites Heures* à la Colline, j'ai beaucoup suivi les répétitions et, sept ans après, j'ai commencé à réécrire totalement la pièce. Il suffit de tirer une petite maillle, le reste suit, tout l'ouvrage est à refaire. Actuellement, c'est vrai que je suis plongé dans l'écriture d'un roman, et depuis trois ans d'une adaptation pour le théâtre de l'univers de Andreï Platonov, sans compter quelques autres projets qui me tiennent à cœur... Je considère provisoirement que *Meurtres hors champ* est une pièce terminée. Il faut savoir séparer la nécessité de l'obsession.

◆ **On a l'impression que *Meurtres hors champ* marque un tournant dans votre écriture...**

E. D. : C'est, en tout cas, une pièce qui me met mal à l'aise : j'ai la sensation de quelque chose qui m'a échappé. Je suis parti de contraintes fortes pour éprouver finalement une réelle liberté d'écrivain. Je l'ai écrite comme un long poème, sans trop me préoccuper du théâtre, ou de l'image que je peux en avoir quand j'écris.
Au fond, je crois que je déteste avoir à " répondre " à une commande. Ou alors, j'ai besoin de cette contrainte pour répondre à côté, ailleurs ou contradictoirement. C'est encore du dialogue tout ça... Bien sûr, j'aime l'idée que l'on me demande quelque chose, c'est de la confiance, mais il me semble vain (et mutilant) de chercher à écrire quelque chose qui satisferait à la fois un metteur en scène, des acteurs, des producteurs. Bien sûr, cela peut conduire (et souvent...) à des malentendus...
Je ne crois pas que l'on puisse écrire à partir d'idées, de thématiques... Tout se met en place dans le mouvement même de l'écriture, de la sensation, du rythme, et le récit ne peut se concevoir, pour moi, en dehors d'eux.
Je n'aime pas l'opposition qui est souvent faite entre le superficiel et le profond, le léger et le grave. Je n'aime pas ce partage. J'aime que tout se mêle, le grotesque, le clownesque avec le tragique, le lyrique, etc. J'espère qu'il y a cela dans *Meurtres hors champ*.

◆ **Le changement que propose cette pièce par rapport à vos précedentes ne provient-il pas aussi d'une démarche différente : ce qui était auparavant désigné en creux est maintenant nommé... ?**

E. D. : J'ai surtout l'impression d'être plus libre dans l'écriture. J'ai moins l'image et le poids de la littérature qui pèse sur mes épaules. Pouvoir justement s'affranchir de ces délimitations dont nous venons de parler. S'autoriser, par exemple, à aller vers une langue qui joue de plus en plus dans un rapport à la parole, au chant, au "break"... Et en même temps, c'est une langue écrite... Ce n'est pas très original... Beaucoup d'auteurs, aujourd'hui, travaillent sur ce rapport, cette proximité... On donne souvent la parole aux metteurs en scène pour leur demander encore une fois de nous répéter qu'il n'y a pas d'auteurs (qu'il n'y en a plus, comme il n'y a plus de saisons...). Ce serait bien de retourner cela et de se dire qu'il y a peut-être peu de metteurs en scène qui soient capables de prendre en charge, de donner à entendre et à voir, avec jubilation, dans le désir, ces textes qui s'inventent aujourd'hui et pour lesquels il est à inventer des approches théâtrales nouvelles, singulières, imaginatives.
Sans s'effacer devant un texte. (Quoi de plus terrible que cette idée de "respecter" ou de "défendre" l'écriture). Simplement rentrer dans une relation, une parole avec un autre, un autre vivant... Et avoir à affirmer une esthétique dans un rapport avec quelque chose qui n'est pas encore passé à la moulinette de l'explication de textes... Dans la plupart des cas, on en est loin, mais il ne faut pas être totalement désespéré...

(septembre 1999)